

Chambert-Loir (Henri) Guillot (Claude). Le Culte des saints dans le monde musulman

Hames Constant

Archives des sciences sociales des religions, Année 1996, Volume 94, Numéro 1

p. 63 - 65

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

à son propos – cela conduit parfois à certaines lourdeurs dans l'exposé –, et de proposer une synthèse qui fasse effectivement avancer la recherche sur ce texte souvent négligé. Un premier chapitre, très classique, envisage de régler les questions d'auteur, de genre littéraire, de date et de provenance. Étant donné les références possibles à l'espoir de voir renaître le culte autour du Temple de Jérusalem, détruit en 70, une datation postérieure à l'empereur Domitien, sous Nerva, semble la plus vraisemblable, à la différence de l'opinion commune qui la situe plutôt sous l'empereur Hadrien. L'auteur souligne aussi l'antijudaïsme de l'épître, autour de la question du Temple, et dans un milieu alexandrin, favorable à l'exégèse spirituelle des textes bibliques. Les deux chapitres suivants examinent les sources possibles de l'épître ; étant donné les travaux récents (surtout à partir des travaux de P. Prigent) sur les regroupements de citations bibliques, les *testimonia*, l'A. choisit de valoriser la personnalité théologique de Barnabé lorsqu'elle retravaille ses sources ; ainsi la moitié de cette monographie est consacrée à un examen systématique et détaillé des sources exégétiques des chapitres 2 à 16. Un dernier chapitre récapitule les traits saillants de la position de Barnabé face au judaïsme de son temps et parmi les écrivains chrétiens, les plus proches, aux II^e et III^e siècles.

Il ressort de ce bilan, une proximité de Barnabé avec les écrivains alexandrins et le type d'exégèse christologique typologique du corpus biblique. Même si Barnabé ressemble à plusieurs mouvements du christianisme ancien (les Hellénistes des Actes, l'école johannique, l'épître aux Hébreux, les adversaires d'Ignace d'Antioche à Philadelphie, la *Prédication de Pierre*, ou l'exégèse biblique de Clément d'Alexandrie ou d'Origène), Barnabé est l'expression d'un type de christianisme original pré-gnostique qui tente de donner un sens chrétien à la Bible juive. Barnabé articule l'ancienne et la nouvelle alliances tout en ne proposant pas une histoire du salut qui rendrait caduque la première des deux alliances ; ainsi la circoncision, les sacrifices, le sabbat, la passion, le baptême et la croix sont autant de points qui illustrent le contenu des débats entre juifs et chrétiens au moment de leur rupture, à la fin du I^{er} siècle de notre ère. J.C.P. a su dépasser l'approche historico-littéraire des textes pour immerger l'épître de Barnabé dans les enjeux du christianisme naissant. On peut toutefois regretter les coquilles qui émaillent ici et là les citations d'auteurs en langue étrangère.

Jean-Daniel Dubois.

94.21

CHALINE (Nadine),
CHOLVY (Gérard), édés.

L'Enseignement catholique en France aux XIX^e-XX^e siècles. Paris, Cerf, 1995, 296 p.

Cet ouvrage est le fruit de deux colloques organisés en 1994 : le premier organisé à Toulouse par la Société d'histoire religieuse de la France en collaboration avec l'Institut catholique de Toulouse portait sur « L'enseignement catholique au XIX^e siècle » ; le second est une journée d'études de l'Association française d'histoire religieuse contemporaine qui traitait de « L'Enseignement catholique au XX^e siècle ». Pour comprendre le conflit qui oppose l'enseignement catholique à l'État et le combat des catholiques (intransigeants ou libéraux) pour la conquête de la liberté de l'enseignement, il est nécessaire, selon G.C., de saisir que l'origine de celui-ci se trouve, fondamentalement, dans l'opposition établie par les Lumières françaises entre raison et révélation, opposition qui relègue la religion du côté du « fanatisme » et de la superstition. Mais ce conflit philosophique ne s'explique lui-même que par rapport aux enjeux proprement politiques de l'affrontement entre deux systèmes d'emprise – celui de l'Église et celui de l'État – qui ont les mêmes raisons de placer l'éducation au centre de leur ambition totalisante. Dès lors la question scolaire ne cesse de scander les différents moments de la guerre des deux France, et l'on sait qu'elle demeure la question sensible par excellence jusque dans l'univers présent d'une laïcité relativement pacifiée. Dans leur diversité, les contributions rassemblées dans ce recueil montrent combien le problème de l'enseignement catholique a cristallisé, dès le moment de l'établissement par Napoléon d'un monopole étatique sur l'Université, des courants catholiques porteurs d'une vision très différente de l'ordre nouveau et de la place que l'Église peut y occuper : la question de la pertinence d'un enseignement confessionnel, du point de vue même du catholicisme et de son rapport à la modernité, demeure suffisamment actuelle pour donner tout son sens à l'entreprise qui consiste, comme le fait ce livre, à restituer son épaisseur historique à ce débat.

Danièle Hervieu-Léger.

94.22

CHAMBERT-LOIR (Henri),
GUILLOT (Claude).

Le Culte des saints dans le monde musulman. Paris, École française d'Extrême-Orient,

1995, 389 p. (Coll. Études thématiques) (bibliogr., illustr., cartes).

L'avant-propos des responsables de ce recueil d'articles sur le culte des saints dans le monde musulman, émet d'emblée des hypothèses et se pose des questions. Face à la considérable dispersion géographique du phénomène, les particularismes que l'on serait en droit de postuler, « s'effacent devant une étonnante homogénéité ». Comment décrire celle-ci et, exercice plus difficile encore, comment tomber d'accord sur les interprétations à lui donner ?

Les lieux, la plupart du temps des tombes, où sont vénérés les saints musulmans sont des espaces sacrés « censés être des substituts imparfaits de la Mecque ». On s'y rend effectivement en pèlerinage et on y accomplit des rites autrement exécutés autour de la Ka'ba. C'est une question et donc un débat de savoir si cette « multitude de saints (...) relie mystérieusement » le monde musulman à son centre.

Cette liaison par l'espace se double d'ailleurs d'une liaison dans le temps : « les grands saints ont une généalogie humaine qui les relie directement au Prophète », le fondateur mecquois de l'islam.

Ce double ancrage de la sainteté incline les anthropologues et les historiens à faire des rapprochements entre cultes autochtones et cultes islamiques puisqu'aussi bien la tombe du saint est édifiée dans des endroits sacrés antérieurement à l'islam (rocher, source, hauteur, etc.) et que la chaîne généalogique des saints se substitue à celle de vénérés ancêtres non musulmans.

Autre caractéristique de l'homogénéité du phénomène de la sainteté : partout elle a fait corps avec le dispositif des confréries islamiques, recrutant parmi leurs maîtres spirituels ses représentants les plus éminents (Abd al-Qâdir al-Jilânî en premier lieu) et reprenant une bonne partie de leurs pratiques rituelles au cours des pèlerinages.

Lorsqu'ils se réfèrent à l'histoire contemporaine, les auteurs de l'avant-propos se disent persuadés que « les saints s'entendent mal avec la modernité », que « les lettrés, les rationalistes et (les) autres « positivistes » chassent peu à peu les saints ». On sent poindre là une dichotomie entre raison et miracles, entre abstraction intellectuelle et « usage des sens », entre mosquée et tombe du saint qui mérite à coup sûr de très larges débats, dépassant d'ailleurs le cadre du seul culte des saints.

Dans une longue mise au point critique qui fait fonction d'introduction générale,

M. Chodkiewicz rappelle que « Dieu seul est saint » et que la racine arabe QDS qui exprime cette sainteté divine a un sens « diamétralement opposé » à la racine WLY qui sert à désigner les « saints » humains. Idée de séparation, de transcendance d'un côté (QDS), idée de proximité, de solidarité de l'autre (WLY). Il fait remarquer ensuite, à très juste titre, que les concepts de « sainteté » et de « saint » sont empruntés de beaucoup d'ambiguïtés, à cause de leurs références chrétiennes. Il faut donc établir clairement, au-delà des problèmes de traduction et de transposition, la spécificité de ces notions en précisant le champ religieux dans lequel elles s'appliquent en islam. C'est ce qui est fait, avec clarté, érudition et profondeur, en prenant appui sur la littérature mystique et en particulier sur la pensée d'Ibn 'Arabî, auteur « d'une synthèse qu'on peut dire définitive ». De cet article, nous extrayons le passage suivant qui paraît susceptible de faire comprendre la jonction qui existe entre les vertus mystiques intérieures du saint et les manifestations de type miraculeux qui signent généralement son statut social :

« Mais ce qui est à retenir ici, c'est le rôle assigné à la science comme élément constitutif de la *walâya* (= sainteté). Il ne s'agit pas là d'un point de vue qui serait propre au Shaykh al-Akbar (= Ibn 'Arabî) et procéderait d'une conception « intellectuelle » de la sainteté. On le découvre présent dans la perception la plus commune, la plus naïve de ce qui fonde les attributs visibles de la *walâya* : le don de déchiffrer les secrets des cœurs, l'aptitude à prévoir les échéances du décret divin et d'en suspendre éventuellement l'exécution ».

C'est à une illustration de ces propos et à leur mise en contexte historique et anthropologique que sont consacrées les quatorze contributions sur le culte des saints : Proche Orient (E. Geoffroy), Égypte (C. Mayeur-Jaouen), Soudan (N. Grandin), Maghreb (S. Andezian), Afrique de l'Ouest (G. Nicolas ; A.M. Diop), Afrique orientale (J.C. Penrad), Iran (Y. Richard, A. Goushegir), Pakistan (D. Matringe), Inde (M. Gaborieau, C. Champion), Bangladesh (S. Landell-Mills), Indonésie (C. Guillot, H. Chambert-Loir ; D. Lombard), Turquie et Asie centrale (T. Zarccone), Balkans (N. Clayer, A. Popovic), Chine (F. Aubin). Chacune de ces analyses s'accompagne d'une sorte de reportage précis et vivant d'un site particulier où l'on participe à la pratique culturelle réelle autour d'un mausolée ou d'une tombe.

Le lecteur notera p. 127 que, dans la phrase « On trouve des centres réputés en Mauritanie, à Nimzat, Sadi Bou et Boutlimit », Sadi Bou

n'est pas un « centre » mais précisément le nom du saint personnage qui est enterré et vénéré à Nimjat. Par ailleurs, des erreurs incompréhensibles rendent la carte supérieure de la p. 123 inutilisable.

Des illustrations (photos et cartes) et une bibliographie sélective complètent chacun des articles d'un ouvrage qui, peut-être pour la première fois, procède à un aussi vaste tour d'horizon sur le culte des saints dans le monde musulman.

Constant Hamès.

94.23

CHRISTIN (Olivier).

Une révolution symbolique. L'iconoclasme huguenot et la reconstruction catholique. Paris, Éd. de Minuit, 1991, 350 p., (bibliogr.), (coll. « Le sens commun »).

Les destructions des représentations sculptées ou peintes de ce qui était devenu au cours du Moyen Âge une abondante mythologie chrétienne, support de dévotions que les réformateurs taxaient d'idolâtres, ont pris tardivement ampleur en France en comparaison de ce qu'elles furent en Suisse, en Allemagne ou aux Pays-Bas. Avant les années 1560, on trouve au cours du siècle des manifestations isolées, généralement punies par le bûcher, et qui ne furent pas systématiquement imputées aux huguenots.

Les réformateurs n'avaient d'ailleurs pas sur le sujet une position unanime. Luther tolérait les images au service de la pédagogie et condamnait surtout ceux qui y attachaient des œuvres salutaires (vénération mais aussi bien destruction); Zwingli ne les condamnait que dans les églises; Calvin admettait les représentations de la réalité visible (faits historiques, etc.). À la même époque, les positions catholiques sont, elles aussi, diverses. L'inflation d'images issues des techniques nouvelles de reproduction en venait à proposer à la dévotion populaire des « images d'images » (reproductions des vierges et saints des sanctuaires miraculeux, ou de figures protectrices diverses). Ces diffusions, qui relayaient les dévotions et représentations médiévales également critiquées, suscitaient de fortes réserves parmi le clergé de tendance gallicane. Mais, d'une part les interdits des réformateurs étaient relayés auprès du public par des prédicateurs sans nuances, d'autre part le sens populaire catholique voyait dans le refus de la vénération commune des images le trait distinctif des huguenots. Le terrain était prêt pour des événements plus violents.

Le grand intérêt de la thèse soutenue par O.C. est d'aller à l'encontre de la représentation commune d'émeutes incontrôlables et de la barbarie destructrice de fanatiques insensibles aux œuvres d'art, et de mettre en évidence les rationalités non seulement religieuses mais économiques et politiques qui expliquent la concentration de ces dévastations autour de l'année 1562 principalement. Certes les destructions se sont souvent produites dans une atmosphère de carnaval blasphématoire et ont donné lieu à des pillages. Mais destructions, carnaval et pillage ne se produisaient pas au hasard. Les images et objets détruits prioritairement étaient ceux qui se rapportaient à la messe, aux représentations anthropomorphiques de Dieu, à la Vierge... en un mot à ce qui allait le plus à l'encontre de leurs convictions religieuses. Il y a à cela une certaine évidence. Il est plus révélateur de constater que les diverses catégories sociales y participaient dans la continuité de leur rôle social. Il ne fut pas rare de voir les orfèvres et fabricants d'images parmi les plus acharnés à leur destruction. Ce ne furent pas les pasteurs ou prédicateurs qui en prirent la direction. Si le peuple parodiait et incendiait, on constate une importante participation des notables qui conduisaient les opérations et auxquels le butin profitait principalement car seuls ils étaient assez riches pour racheter les biens confisqués. Enfin les pièces d'orfèvrerie étaient fondues pour faire de la monnaie pour payer les soldats des armées protestantes.

Les destructions étaient étroitement liées à la progression des conquêtes. Toute ville investie devenait ainsi source de richesse pour continuer de gagner du terrain. Si décisive soit-elle, on ne peut cependant réduire l'explication des événements à leur dimension économique et politique. Issue d'une profonde révolution religieuse, la condamnation d'images exprimant ou suscitant l'idolâtrie, la destruction de ces images concrétisait un fait religieux, l'entrée des cités conquises dans l'univers protestant par la maîtrise de leur espace symbolique. Enfin la conduite de ces transformations, fussent-elles finalement religieuses, par des acteurs laïcs correspondait à la diversité des vocations prônée par le calvinisme et manifestait également une nouvelle culture religieuse.

La riposte catholique, massacres dans les villes reconquises, et plus largement les nouvelles règles issues tardivement du Concile de Trente concernant les représentations autorisées et les usages légitimes, est évoquée plus rapidement (à peine un tiers de l'ouvrage) et de façon plus classique.